



HAL
open science

Politistes et géographes, à l'épreuve de l'épreuve

Martin Vanier

► **To cite this version:**

Martin Vanier. Politistes et géographes, à l'épreuve de l'épreuve. Faure A., Négrier E. dir. Les politiques publiques à l'épreuve de l'action locale. Critiques de la décentralisation, L'Harmattan,, p. 269-273., 2007. halshs-00284364

HAL Id: halshs-00284364

<https://shs.hal.science/halshs-00284364>

Submitted on 2 Jun 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Politistes et géographes, à l'épreuve de l'épreuve.

Aux épreuves, la plupart des chercheurs préfèrent généralement les preuves, et les mises plutôt que les mises à l'épreuve. « Les politiques publiques à l'épreuve de l'action locale » : de cette épreuve-là, ses preuves et ses mises, les autres textes rassemblés ici ont dit suffisamment pour cette fois. Mais une épreuve peut en cacher une autre. Peut-on éprouver sans s'éprouver un tant soi peu soi-même ? Peut-on parler de la société à l'épreuve (ici : son système d'action en ses politiques et ses échelles), sans mettre à l'épreuve les sciences qui en parlent ? Qu'est-ce alors que l'épreuve de l'épreuve ? Pour les chercheurs, il y en eut trois, durant ces deux journées : l'épreuve de l'indiscipline, l'épreuve du changement, et l'épreuve de la (nouvelle) critique.

L'épreuve de l'indiscipline.

On connaît la terrible étymologie de « discipline » (punition, ravage, douleur ; fouet utilisé pour se flageller, se mortifier). Organisées par l'Association Française de Science Politique, nos journées d'études furent à la fois disciplinaires et disciplinées. Première épreuve.

Lorsqu'ils abordent la question territoriale, tout se passe comme si les politistes adoptaient une langue étrangère. Certains la parlent avec une grande aisance, presque sans accent, d'autres manquent de vocabulaire, n'évitent pas les faux-amis, ou pratiquent un langage tombé en désuétude. Lorsqu'ils parlent de l'Etat, de la légitimité politique, de l'institution, les géographes ne sont pas plus à l'aise, mais pas moins volontaires, un peu comme ces touristes internationaux qui se lancent dans l'aventure linguistique dans le taxi qui les conduit de l'aéroport à l'hôtel – alors que le chauffeur est toujours un immigrant.

La première épreuve fut donc celle de l'interdisciplinarité, puisque les mises et les preuves des uns et des autres émanaient toujours de constructions disciplinaires, légitimité scientifique oblige. Cela n'est pas nouveau, comme ne le fut pas ce constat en conclusion que le recours au territoire tenait, dans un certain nombre de contributions, davantage du gimmick que du concept.

Cette première épreuve, nous la connaissons bien, à Grenoble notamment, nous la revendiquons, nous en répétons les rendez-vous, nous en redemandons. Au risque parfois d'oublier la mise avant l'épreuve : quelques mots carrefours de notre croisement interdisciplinaire pour lesquels il faudrait ressortir les dictionnaires de nos disciplines respectives, pour les aérer un peu.

Par exemple « territorialisation » et « territorialités », qui impliqueraient que soient installées autrement bon nombre des analyses ici rassemblées. Mais qui impliqueraient surtout la controverse théorique avant l'éclairage thématique, le ré-investissement conceptuel avant l'étude sectorielle. Or, s'il est un exercice de démonstration de la puissance disciplinaire, c'est bien celui du référencement théorique consanguin. En sortir fut bien la première épreuve, peut-être la plus difficile, et tous ne pouvaient pas vaincre, mais tous s'y sont-ils frottés ? Par définition, l'indiscipline est sans maître, tandis que les disciplines n'en manquent pas, et les chercheurs sont plutôt bons élèves. On ne se change pas si facilement.

L'épreuve du changement.

La seconde épreuve était donc celle du changement : changement des procédures et des politiques, changement des postures et des acteurs, changement des échelles, changement des

référentiels voire des paradigmes... tout change, encore et toujours, à chaque colloque, chaque journée d'études, chaque rencontre scientifique. Avec parfois ce codicille prudent et élégant qui rappelle que tout change tout le temps pour que rien ne change vraiment, rappel bien utile pour pouvoir en reparler la prochaine fois.

Chez le chercheur, dont le politiste ou le géographe, le changement a ceci de vertigineux qu'il vient justement de se produire au moment où il se penchait sur son objet d'étude. Il y aurait donc du nouveau, à perpétuité. L'enchaînement effréné des changements fait un récit, qui appellerait une histoire, voire, une fois de plus, une théorie, fut-elle celle du mouvement perpétuel. Mais l'épreuve du changement entraîne l'observateur vers la description minutieuse et délicate de ce qui n'est décidément plus pareil, dans ses variations les plus fines, un peu comme le comparatisme le conduisit parfois au grand bazar de la diversité. « In Zanzibar, it's different », *especially today* pourrait-il ajouter.

L'épreuve du changement est celle de l'histoire et de ses temporalités, exercices de mémoire et de relativisme. On leur préfère souvent la mise en scène de « l'avant / après », qui permet de tracer vite fait le camp des anciens et des modernes, les vieilles variables versus les nouvelles tendances. La joute peut commencer – il y a bien toujours un chercheur plus désabusé que d'autres qui accepte d'endosser l'habit un peu terne, mais solide, de l'ancien rappelant les vieilles variables, contre les jeunes qui savent que le monde a enfin changé. Mais l'épreuve du changement ?

Elle impliquerait pour le moins de revisiter les termes mêmes par lesquels on en fait l'hypothèse, ceux qui font qu'on se rassemble en terrain connu. Si changement il y a, il faudrait, de là, partir vers des terres inconnues. Plus facile à dire qu'à faire, et surtout d'y entraîner les autres. Les explorateurs sont plutôt solitaires. La territorialisation – déterritorialisation – reterritorialisation et la sectorialisation – déssectorialisation – resectorialisation des politiques publiques ont encore de beaux jours devant eux, d'autant qu'il s'agit sans doute des deux faces d'un même processus. A condition toutefois qu'il reste des politiques publiques.

Et si, à l'épreuve du changement, on déployait la carte, forcément peu informée, des terres inconnues, nous sortant résolument du territoire et des politiques publiques ? Non pour les abandonner à leur triste sort, mais pour en parler autrement ? On pourrait, par exemple, explorer les modalités du dépassement territorial par un monde politique et un monde de l'action contraints de sortir de frontières dans lesquelles la société et son économie ne tiennent plus. Singulière épreuve que celle de ces politiques publiques qui après vingt ans et plus de territorialisation vertueuse et appliquée se trouvent confrontées au défi nouveau ou renouvelé de l'interterritorialité. Faut-il miser sur le changement d'échelle de gouvernement, ou ouvrir en priorité la boîte passablement sombre de la gouvernance multi-échelles ?

Il semble bien qu'à cet égard, comme à l'égard des politiques aveuglément dites publiques, d'autres mondes scientifiques que le nôtre ait déjà franchi cette épreuve du changement, outre-Manche et outre-Atlantique, sans doute parce qu'elle s'y est présentée plus tôt, ou plus brutalement. Mais ce n'est pas la seule raison. Il faut accepter maintenant de se soumettre à la dernière épreuve : celle de la nouvelle critique.

L'épreuve de la nouvelle critique.

La critique, les chercheurs connaissent. Lorsqu'ils ne connaissent plus qu'elle, et qu'ils ne la renouvellent plus, elle devient simple désarroi. Souvent, à l'épreuve des territoires et de l'action locale, les politiques publiques, héritières de la technocratie sectorielle d'Etat, produisent le désarroi, et les chercheurs ne manquent jamais de preuves à cet égard. Comme à

l'épreuve des politiques publiques dont ils se sont saisis en lieu et place de l'Etat, les pouvoirs locaux reproduisent les ferments de ce même désarroi, ce qui n'a pas échappé non plus aux chercheurs. Les désarrois risquent alors de s'alimenter mutuellement.

Un mois avant notre rendez-vous, Grenoble en accueillait un autre, d'envergure nationale et puissamment médiatisé : le forum de la nouvelle critique sociale. Ses initiateurs, Pierre Rosanvallon et Martin Hirsch, y appelaient à renouveler les grandes clés de lecture des problématiques collectives (pauvreté, solidarité, lien social, efficacité de l'action publique...), dont les représentations dominantes ne permettraient plus de construire le sens. L'interpellation des chercheurs y était vigoureuse, le débat fut difficile, le renouvellement critique pas vraiment au rendez-vous.

Lorsque le réel est à l'épreuve de lui-même, il devient difficile de s'extraire de l'épreuve en question pour prétendre poursuivre la simple observation critique. C'est du cœur de l'épreuve que la critique peut prendre sens, parce que c'est là qu'elle échappe à la facilité du désarroi. Dans la mêlée, le renouvellement critique s'impose, faute de quoi le chercheur porterait mal son titre.

Nos journées ont-elles renouvelé la critique ? Ou bien l'ont-elles seulement illustrée, confirmée, déclinée en cas et exemples ? A chacun d'en juger, par exemple sur l'importante interrogation démocratique de la dernière partie, dont on sent bien qu'elle recèle des réponses essentielles, mais dont on pourrait attendre une audace qui ne sera jamais trop grande.

Au carrefour des trois épreuves, l'indiscipline, le changement, la critique, se tiennent des défis scientifiques... éprouvants ! Avoir entendu de jeunes chercheurs, et d'autres plus confirmés, venus de deux horizons disciplinaires bien distincts, se prêter de bonne grâce et souvent avec talent, à l'épreuve de l'épreuve, donne envie de les voir l'affronter plus avant encore. Ce serait l'épreuve suprême, celle du dépassement. Territoires, territorialités, territorialisation : et après ? Gageons que les prochains rendez-vous de la science politique et de la géographie sauront s'offrir ce bousculement.